

France, octobre 2001

Le père Pascal Cambriel enfonça son chapeau et remonta le col de son manteau pour se protéger de la pluie battante. La porte du poulailler s'était ouverte sous la poussée de la bourrasque et, pris de panique, les volatiles s'étaient égaillés.

Malgré ses soixante-quatre ans, le vieux prêtre les fit rentrer à l'aide de son bâton, tout en les comptant au fur et à mesure qu'ils passaient devant lui. Quelle nuit !

Soudain, un éclair illumina la cour et tout le vieux village aux maisons de pierre. Derrière le mur de la chaumière se dressait Saint-Jean, l'église du x^e siècle, juxtée de son humble cimetière aux tombes en ruine couvertes de lierre.

La lueur qui déchirait le ciel illumina les toits des maisons et le paysage accidenté avant de les replonger dans l'obscurité, et la seconde d'après, le tonnerre gronda. Tout ruisselant de pluie, le père Pascal referma le verrou du poulailler où s'étaient réfugiés les animaux agités.

Un autre éclair zébra le ciel... Comme il se précipitait vers sa maison, quelque chose retint son attention. Il se figea sur place, bouche bée.

Pendant un bref instant, il avait aperçu une longue silhouette efflanquée, vêtue de haillons, qui l'observait par-dessus le muret. Elle avait aussitôt disparu.

Le père Pascal se frotta les yeux avec ses mains mouillées.

Était-ce une hallucination ? Il y eut un nouvel éclair, et, dans la lueur blanche vacillante, il distingua l'étrange silhouette qui traversait le village et courait vers le bois pour se mettre à l'abri.

Après toutes ces années passées dans la paroisse, se porter au secours des nécessiteux était devenu une seconde nature.

— Attendez ! cria-t-il pour couvrir le bruit du vent.

En boitant légèrement sur sa jambe raide, il franchit le portail en hâte, longea les rangées de maisons et remonta la ruelle jusqu'à l'endroit où la silhouette avait été engloutie par l'ombre des arbres. Le père Pascal eut tôt fait de retrouver le mystérieux inconnu. Il était allongé face contre terre, parmi les ronces et les feuilles mortes, à l'orée du bois. Parcouru de violents tremblements, son corps décharné se recroquevillait sur lui-même.

Malgré l'obscurité, le prêtre s'aperçut que les vêtements de l'homme étaient en lambeaux.

— Seigneur, murmura-t-il, plein de compassion, tout en retirant son manteau pour en couvrir l'étranger. Mon fils, êtes-vous blessé ? Que vous arrive-t-il ? Laissez-moi vous aider !

L'inconnu parlait tout seul ; son gargouillis incompréhensible se mêlait aux sanglots qui lui secouaient les épaules. Le père Pascal lui étendit son manteau

sur le dos ; aussitôt, sa propre chemise fut trempée de pluie.

— Venez vous abriter chez moi, dit le prêtre d'une voix douce. Il y a du feu, de la nourriture et un lit. J'appellerai le docteur Bachelard. Êtes-vous en état de marcher ?

Délicatement, il essaya de retourner l'homme, lui prit les mains pour l'aider à se relever. . .

... et resta figé d'horreur devant le spectacle que fit surgir un nouvel éclair. La chemise de l'homme était trempée de sang. De longues et profondes lacérations parcouraient son corps émacié.

Il y avait des dizaines et des dizaines de blessures. Des blessures qui avaient cicatrisé, et qu'on avait rouvertes.

Les yeux écarquillés, le père Pascal demeura interdit. Toute cette souffrance n'avait pas été infligée au hasard : les entailles dessinaient des formes, des symboles, gravés à même la chair.

— Qui vous a fait cela, mon enfant ? demanda le prêtre.

L'étranger avait le visage ravagé, presque décharné. Depuis combien de temps errait-il dans cet état ?

Il marmonna quelques mots d'une voix éraillée.

— *Omnis qui bibit hanc aquam.*

Un peu surpris, le père Pascal comprit que l'homme s'exprimait en latin.

— De l'eau ? Vous voulez de l'eau ?

Le regard affolé, l'homme marmonnait toujours et observait le prêtre qu'il retenait par la manche.

— ... *si fidem addit, salvus erit.*

Le père Pascal fronça les sourcils. *Il parle de foi, de rédemption... Il délire*, pensa-t-il. Le pauvre homme avait perdu la raison.

Un nouvel éclair déchira le ciel, presque au-dessus de leurs têtes, et, tandis que déjà le tonnerre roulait sur la colline, Pascal se rendit compte que les doigts ensanglantés de l'homme étaient crispés sur la garde d'un poignard.

Il n'avait jamais vu une telle arme. C'était un poignard cruciforme, muni d'une garde en or incrustée de bijoux étincelants. La longue lame effilée était rouge de sang.

À cet instant, le prêtre comprit brusquement que l'étranger s'était lui-même infligé ces blessures. C'était lui qui avait gravé ces symboles dans sa propre chair.

— Qu'avez-vous fait ! s'exclama-t-il, horrifié.

L'étranger se redressa sur les genoux, et son visage maculé de sang et de boue fut brièvement illuminé par un nouvel éclair. Il avait les yeux vides, le regard perdu, comme si son esprit avait été absent. Ses doigts jouaient avec l'arme ornementée.

Pendant un instant, Pascal Cambriel crut que l'homme allait le tuer. Son heure était donc venue. Que lui apporterait la mort ? Une sorte de vie éternelle ? Il en était persuadé, sans trop savoir pourtant en quoi elle consisterait.

Il se demandait souvent comment il affronterait la mort, au moment crucial. Il avait espéré que sa foi le préparerait à accueillir avec courage et sérénité le sort que Dieu lui réserverait. Pourtant, à l'idée de cette froide lame d'acier qui allait plonger dans son corps, ses jambes se mirent à flageoler.

Devant la certitude de sa fin imminente, il se demandait comment on se souviendrait de lui. Avait-il été un homme de cœur ? Avait-il mené une vie exemplaire ?

Seigneur, donnez-moi la force...

Le regard illuminé du vieillard dément allait et venait entre le poignard qu'il tenait dans sa main et le visage du prêtre, puis il se mit brusquement à rire, d'un rire éraillé et rauque qui se transforma en cri hystérique.

— *Igne natura renovatur integra.*

Il répétait les mots, encore et encore... Puis, sous le regard terrorisé de Pascal Cambiel, il enfonça la lame dans sa propre gorge.

Les environs de Cadiz, Espagne, septembre 2007

Ben Hope sauta du mur et retomba silencieusement sur ses pieds à l'intérieur de la cour. Il resta accroupi un instant dans l'obscurité, à écouter le chant grinçant des criquets, le cri d'un oiseau de nuit troublé par sa présence dans les parages, et ses propres battements de cœur. Il n'y avait nul autre bruit. Il releva la manche de sa tenue de combat noire.

Quatre heures trente-quatre.

Une dernière fois, il vérifia le Browning 9 mm, s'assurant qu'il y avait bien une balle dans la chambre et que le revolver était prêt à tirer.

En silence, il mit le cran de sécurité et rangea son arme dans son étui. Il sortit sa cagoule de ski de sa poche et l'enfila sur sa tête.

La maison, qui tombait presque en ruine, était plongée dans l'obscurité. En se conformant au plan que lui avait transmis son informateur, Ben longea le mur, s'attendant plus ou moins à voir s'allumer les lampes de sécurité qui n'existaient pourtant que dans son imagination. Il arriva devant l'entrée de derrière. Tout

était exactement comme on le lui avait dit. La serrure n'offrit que peu de résistance : quelques secondes plus tard, il se faufilait à l'intérieur.

Il emprunta un corridor sombre, traversa une pièce, puis une autre ; le rayon de lumière que projetait la lampe montée sur le canon de son arme éclairait les murs lépreux, le plancher pourri et les monceaux d'ordures qui jonchaient le sol. Lorsqu'il braqua le faisceau sur le verrou de la porte, il remarqua immédiatement qu'il s'agissait d'un travail d'amateur. Le verrou était tout juste vissé sur le chambranle rongé par les vers. Il lui fallut moins d'une minute pour le démonter dans le plus grand silence. Puis il entra dans la pièce, le plus discrètement possible pour ne pas réveiller l'enfant endormi.

Le petit Julian Sanchez, âgé de onze ans, se retourna et grogna tandis que Ben s'accroupissait près de sa couchette de fortune. « *Tranquilo, soy un amigo* », murmura-t-il à l'oreille du garçon.

Il braqua la lampe du Browning dans les yeux de Julian. Les pupilles de l'enfant réagirent à peine. Il avait été drogué.

La pièce empestait la crasse et l'humidité. Le rat, qui avait grimpé sur la petite table de chevet au pied du lit pour se repaître des restes d'un maigre repas servi dans une gamelle de fer-blanc, s'enfuit à travers la pièce. Ben retourna doucement l'enfant sur le drap crasseux. On lui avait lié les mains avec un câble de plastique qui lui meurtrissait les chairs.

De nouveau, Julian gémit, tandis que Ben glissait une fine lame sous le câble pour le libérer. La main gauche était emballée dans un chiffon souillé de sang et de saleté. Ben espérait qu'on ne lui avait coupé qu'un seul doigt. Il avait vu tellement pire !

Les ravisseurs avaient demandé une rançon de deux millions d'euros, en petites coupures usagées. Pour preuve de leur détermination, ils avaient envoyé un doigt de l'enfant par le courrier.

Le moindre faux pas, le moindre appel à la police, avait dit la voix au téléphone, et le prochain paquet contiendrait autre chose. Un autre doigt. Ses bijoux de famille. Ou peut-être sa tête.

Emilio et Maria Sanchez avaient pris la menace comme il le fallait : au sérieux. Rassembler la somme ne posait pas de problème pour le couple fortuné de Malaga, mais ils savaient pertinemment que payer la rançon ne les prémunissait en rien et qu'ils risquaient de voir revenir leur fils dans un sac à viande. Les termes de leur assurance anti-kidnapping précisait que toutes les négociations devaient s'effectuer par les canaux officiels. Cela signifiait prévenir la police, et signer l'arrêt de mort de Julian. Il leur avait donc fallu trouver une alternative pour augmenter leurs chances de revoir leur fils en vie.

C'est là que Ben Hope entrait en jeu, lorsqu'on savait quel numéro appeler. Julian était à peine conscient. Ben le fit rouler sur le matelas et chargea son corps inerte sur son épaule gauche.

Un chien s'était mis à aboyer, quelque part derrière la maison. Ben perçut un bruit de mouvement : une porte s'ouvrait à l'intérieur.

Brandissant devant lui, pour s'éclairer, le Browning équipé d'un silencieux, il longea les sombres corridors, le petit Julian toujours sur son épaule.

Trois hommes, lui avait dit son informateur. L'un d'eux était ivre mort la plupart du temps, mais il fallait se méfier des deux autres. Ben avait foi en son informateur. D'ailleurs, il faisait généralement confiance

aux personnes qui avaient une arme braquée sur la tempe.

Une porte s'ouvrit devant lui et une voix retentit dans le noir. La lampe de Ben s'arrêta sur le visage d'un homme mal rasé, au corps dégoulinant de graisse, vêtu d'un short et d'un t-shirt déchiré. Il tenait un fusil à double canon scié à la main, pointé vers l'estomac de Ben. Aussitôt, le long silencieux du Browning émit deux petits souffles, et le rayon de la diode suivit la chute du corps qui roulait au sol. Du sang s'écoulait déjà des deux petits trous bien nets au centre du t-shirt de l'homme abattu. Sans réfléchir, Ben fit ce qu'il était entraîné à faire en de telles circonstances : il s'approcha du corps et, d'un tir précis dans la tête, termina le travail.

Alarmé par le bruit, le deuxième homme dévala un escalier, sa lampe de poche tressautant à chacun de ses pas. Ben tira en direction de la lumière. L'homme poussa un petit cri et s'effondra sur les marches sans avoir eu le temps de tirer. Son arme glissa sur le sol. Ben s'approcha de lui et s'assura qu'il ne se relèverait pas. Il marqua une pause de trente secondes, guettant le moindre bruit.

Le troisième homme ne réagit pas. Il ne s'était pas réveillé.

Il ne se réveillerait plus.

Avec le corps de Julian toujours inconscient sur son épaule, Ben traversa la maison et pénétra dans une cuisine sordide. La lampe de son pistolet repéra un cafard, le suivit dans toute la pièce et s'arrêta sur une vieille cuisinière reliée à une grande bouteille de gaz. Ben installa doucement Julian sur une chaise. Il s'agenouilla dans le noir près de la cuisinière, coupa le tuyau d'alimentation de caoutchouc à l'aide de son

couteau et se servit d'une vieille caisse à bière pour coincer l'extrémité du tuyau contre la paroi cylindrique de la bouteille de gaz. Il tourna la valve d'un quart de tour et alluma son briquet ; le filet de gaz qui s'échappait en sifflant se transforma aussitôt en flamme jaune.

Ben ouvrit complètement la valve. La petite flamme vacillante se métamorphosa instantanément, et une langue de feu bleutée jaillit, léchant les parois de la bouteille dont l'acier noircissait déjà.

Trois petits tirs sourds du Browning, et le cadenas du portail céda. Comptant les secondes, Ben emporta le jeune garçon loin de la maison, à l'abri des arbres.

Ils avaient atteint l'orée du bois lorsque la maison explosa. L'éclair soudain et la gigantesque boule de feu orange illuminèrent la cime des arbres et le visage de Ben qui se tournait pour contempler la maison des ravisseurs dévorée par les flammes.

Des débris incandescents volaient dans tous les sens. Une épaisse colonne de fumée rouge lumineuse s'élevait vers le ciel étoilé.

La voiture était cachée de l'autre côté de la ligne des arbres.

— On rentre à la maison, murmura-t-il à Julian.